

« Vieillesse et vie affective : quel devenir ? »

Intervenant : Jean Maisondieu

Psychiatre des hôpitaux, médecin-chef, centre clinique de psychothérapie de Poissy
Journée de formation organisée par La Source, Haute Ecole de la Santé et l'éesp, école
d'études sociales et pédagogique, Lausanne

Première partie :

«La matinée est consacrée à analyse de la place de la famille et de la personne âgée dans l'ensemble de la société. Il s'agit de démontrer comment l'âgisme ambiant aboutit à la déconsidération de la vieillesse et à l'exclusion des vieux, pour faire le lit de troubles psychopathologiques spécifiques chez les personnes âgées, Troubles, dont le paradigme est le processus démentiel malheureusement réduit dans l'esprit de tous à la Maladie d'Alzheimer uniquement perçue comme un processus neuro-dégénératif primaire, alors qu'elle est bien plus que cela. Elle est l'aboutissant d'un processus d'abjection. Naufrage sénile, syndrome de Thiton, complexe de Midas, angoisse de mort, mais aussi abjection, horreur et abjection, horreur et absurdité sont les concepts clés de ce panorama de la gérontophobie pathogène de notre société. »

Comment faisons-nous avec ce double message dans notre société :

- vivez longtemps, soignez-vous, longue vie !
- Il n'y a plus de place quand on devient âgé. La mort fait peur. La mort et la peur sont niées.

Si on a des trous de mémoire on dit tout de suite qu'on a la maladie d'Alzheimer, mais quand on l'a, on ne dit rien. Perdre la raison permet d'oublier que l'on va vers un avenir sans intérêt. Les déments sont comme des enfants souffrants qui n'ont plus de rôle dans la société, dont il faut s'occuper.

Stimuler, c'est réanimer, mais certaines personnes ne veulent pas, résistent, et se ferment de plus en plus.

Les déments reçoivent toute la journée des regards qui se détournent, et ils s'enfoncent. Le dégoût est peu verbalisable.

Pareillement, notre regard ne veut pas voir les clochards. On détourne le regard d'eux, qui développent des troubles de la personnalité.

Le gâtisme est le processus d'exclusion du vieux qui représente la mort.

La maladie existe, mais nous la créons, la construisons, y contribuons.

Alors, plus on se rend compte qu'on est mauvais, plus on commence à être bon...

Car comment travailler en tant que soignant quand on résiste à s'identifier à l'autre ?

On a fait de la mort une spécialité de la vieillesse, par peur de la mort. Les vieux ne sont pas plus mortels que les jeunes. Autrefois, la bonne mort, c'était celle qu'on voyait venir. On mourait à tous les âges. Aujourd'hui, les vieux sont des cadavres ambulants qui nous rappellent que la mort existe. Nous leur disons : « je ne peux pas te voir en peinture, je ne peux pas te sentir, je ne te parle plus. »

Je mets entre l'autre et moi la distance de la pitié, et l'autre me renvoie à ma pitié

Le regard qu'on porte sur l'autre peut être destructeur.

Les vieux se font horreur à eux-mêmes. Une démente ne veut pas se reconnaître sur des photos. Déni. Se voir est insupportable.

Ne pas se reconnaître dans le miroir n'est pas seulement un indice de lésion, ça évoque le stade du miroir de Lacan. Je me vois, donc je suis. L'enfant, dans son évolution, jubile devant son image. Il se reconnaît comme sujet, fondement de son identité.

Etre estimé est une nécessité absolue pour l'identité. Un enfant croît grâce à l'admiration de son entourage.

Ma reconnaissance de moi dans le miroir passe par la reconnaissance, l'estime que l'autre a de moi, qui fait de moi son semblable. Mais si l'autre se sert de moi pour mâter son angoisse, je me soustrais à lui servir à ça.

Récit :

En entretien avec une famille, Jean Maisondieu est appelé par la psychologue, derrière le miroir sans tain. Tout le monde est dans le champ de la caméra de surveillance sauf la démente. Il l'a tuée imaginairement.

Le déni est un déficit de reconnaissance de l'autre, un refus de la reconnaissance d'une vision traumatique.

Nous pouvons agir sur les mécanismes interactifs. Regarder l'autre comme un semblable. Travailler sur l'horreur que l'autre m'inspire, qui ne se met pas en mots. L'intégrer.

Vladimir Jankelevitch dans son ouvrage, *La mort*, résume la question de l'altérité : l'autre est un autre que moi, parce qu'il est relativement le même, à la fois semblable et différent.

On est bien ensemble tous les mêmes, mais c'est insupportable quand il n'y a plus de différence du tout.

L'équilibre est la capacité à aller d'une ressemblance qui me relie aux autres, à ce qui m'en différencie. Ce qui va me permettre de conjuguer ressemblance et différence, c'est la fraternité.

Définition de la fraternité : le lien entre les hommes considérés comme membres de la famille humaine et la conscience profonde de ce lien.

La fraternité s'impose à moi, je ne peux y échapper. L'autre m'altère, il ne me permet plus d'admettre que je suis suffisant. J'ai besoin de l'autre qui a besoin de moi.

La fraternité a deux faces :

1. La fraternité est douloureuse, pesante, elle incite au meurtre (Caïn et Abel). Le frère peut devenir encombrant, quand il est mieux que moi, quand il me demande qqch que je n'ai pas envie de lui donner (de l'argent, par exemple). Dans ce cas, j'ai envie de le tuer. Si je ne peux pas tuer l'autre réellement, je peux toujours le tuer symboliquement.
2. Elle a créé les grandes luttes contre l'exclusion : abolition de l'esclavage, libération de la classe ouvrière, libération de la femme. Je ne supporte pas que l'autre soit exploité au nom de notre communauté d'espèce, de notre ressemblance.

Si j'enlève le lien de fraternité, je peux nier ta ressemblance pour ne garder que ta différence. Ce dément est autre que moi, nous n'avons plus rien de commun.

Le meurtre symbolique de l'autre remplace le meurtre réel, et assigne l'autre à sa différence, l'obligeant à exagérer sa différence. C'est la caractéristique de toutes les pathologies de l'exclusion.

Il y a une différence entre exploité et exclu.

J'ai une sympathie pour mon exploité, parce qu'il est exploitable (outil de travail).

L'exclu est en trop. Je vais l'assigner à sa différence jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ce que nous faisons autour de la ressemblance et de la différence se joue au niveau de l'estime. Nous fonctionnons à l'estime. Ce qui nous rend peu estimable, c'est notre mortalité.

Il faut être très âgé, centenaire ou doyen, pour redevenir attrayant.

L'extension de la démence est contemporaine de l'augmentation de la durée de la vie.

Les troubles apparentés à la maladie d'Alzheimer sont liés à l'âge.

Nous commençons notre démence vers 50 ans, quand on découvre qu'on devient vieux.

Le démon de midi survient là aussi.

Les suicides augmentent : je préfère mon image à moi.

Marc Visoux, dans *La mort moderne*, parle de l'invitation au suicide quand on a fait son temps, et que l'on va perdre le temps des autres.

L'égalité suprême serait de tous mourir au même âge.

Dire sa préoccupation de devenir vieux, c'est le devenir, alors on ne parle jamais de ces choses-là....

Les soignants font un travail de prévention en offrant la possibilité de parler de ses angoisses sans se faire jeter.

Maquillage...

Le maquillage de séduction ne se cache pas d'être du toc. Il est au service de la communication et de la rencontre. Il met en valeur.

Le maquillage de dissimulation est pathogène. Il est au service de la non-communication, de la mise à distance, il cherche à cacher le vieillissement. La personne qui se maquille ainsi ne veut, ne peut pas être dans l'être, dans la rencontre.

Quand je réalise que je ne peux plus cacher les apparences, si je ne me tue pas, je m'efface, je ne me regarde plus, je ne me montre plus, je ne me vois plus, je deviens désorienté-e dans le temps et l'espace puisque je n'existe plus à mes yeux. Je suis assigné-e et je m'assigne à ma différence.

La mission des soignants est d'aller au devant, de percevoir ce qu'il y a de défensif dans cette façon de se comporter.

L'enfant se reconnaît dans la glace, il a découvert son indépendance et sa qualité de sujet, mais il sait qu'il est dépendant du biberon, il réalise que la mère a tous les pouvoirs.

Quand sa mère désire qu'il devienne propre, il découvre qu'il a dans son rectum un étron qu'elle souhaite, et qu'il peut lui donner quand IL veut. Il a du pouvoir.

Il le donne, ou négocie quelque chose en échange, ou s'en sert comme un instrument de chantage. Il découvre qu'il peut être accepté selon ce qu'il produit.

En EMS, la personne qui défèque au moment du départ des soignants tente avec les moyens du bord de les retenir. C'est une demande d'amour : ne me quitte pas.

Parce que l'équipe souffre, les vieillards défèquent. Quand le nombre de gâteaux augmente, il faut se demander s'il y a un problème dans l'équipe. Les personnes âgées qui n'ont plus leur tête n'ont plus que leurs émonctoirs pour venir signifier quelque chose.

Mythe ou complexe de Midas : la course aux richesses, la soif des richesses.

Le roi peu malin avec des oreilles d'âne reçoit Micène, ami de Dyonisos. Ce dieu lui propose de faire un vœu. « Que tout ce que je touche se transforme en or ». Ce qu'il veut boire ou

manger se transforme aussi en or. Il serait mort si Dyonisos n'avait eu pitié de lui et l'envoie se baigner dans le Pactole.

Nous n'avons pas la chance de pouvoir nous laver dans le Pactole. La soif de richesse est devenue un impératif. L'objectif est de s'acheter la reconnaissance de l'autre. C'est le drame de la richissime héritière, de la belle femme : l'autre m'aime pour moi ou pour ma fortune, ou ma beauté ? Quand suis-je aimé parce que c'est moi ?

La dignité, c'est d'être inestimable, hors valeur, hors de prix. Dans une société de consommation, on ne vaut pas pour ce qu'on est, mais pour ce qu'on a. Et si l'on coûte, on est moins que rien.

La personnes âgée découvre qu'elle ne vaut rien parce qu'elle n'est plus rien. On lui a fait croire que l'important dans la vie, c'est d'être utile, d'être outil.

Je ne peux pas me poser comme sujet dès lors que je ne vaudrais que pour ce que j'ai, et non pour ce que je suis.

Certains abandonnent la lutte, se laissent aller dans l'aspect et la grossièreté. Une forme de vengeance. On m'a fait croire qu'il fallait être bien sur soi, mais je vois que ça ne sert à rien. Quand je suis autruicidé par l'autre, je me révolte.

L'angoisse de la personne âgée, c'est sa dépendance. Je ne peux plus compter sur moi pour m'en tirer, je dois compter sur les autres désormais. Je ne peux pas les contrarier.

Je dépends du bon vouloir de l'autre, de sa fraternité.

Le dément découvre qu'il ne peut pas se débrouiller seul, et qu'il ne compte pas a priori pour l'autre.

On décrit ainsi le petit vieux bien propre : effacé, discret, ne sentant pas mauvais, ne demandant rien à personne, ne dérangeant personne. La pathologie des personnes âgées est centrée autour des intestins, c'est la constipation. Ils ont peur d'accumuler des matières à l'intérieur et peur d'en perdre sans plus savoir se contrôler, perdant le contrôle de la situation, tombant aux mains des autres.

Les vieux nous angoissent, parce qu'ils rappellent à chacun qu'il devra un jour compter sur les autres. Dans les représentations de chacun, il faut éviter d'être dépendant.

Est-ce que ça vaut la peine de vivre quand on est dépendant ?

La pathologie du grand âge se caractérise par des problèmes d'argent. Bouche inutile. La personne qui se sent bouche inutile ne va plus ni manger, ni parler.

On met en avant la souffrance des familles qui portent le fardeau d'un parent dément.

Un vieux raconte :

« je ne mange que des raviolis, je mets de l'argent de côté, comme ça, j'ai un bisou de mes neveux en fin d'année »

La langue française dévalorise le sujet âgé. Dans les dictionnaires, les associations aux étapes de la vie qui s'accomplissent après la maturité dévalorisent le sujet.

Aux mots vieillesse et sénescence sont associés atrophie, régression, déchéance,...

Ressemblances de conduite entre vieux et clochards.

Les clochards font peur. Dans la rue, on ne le voit pas : « je n'ai pas de contact avec lui, je ne suis pas comme lui. »

Mais dans le bus aux heures de pointe, il a 4 places pour lui. Il impose sa crasse.

« Quand on me traite comme une merde, je me comporte comme une merde et vous emmerde. »

La saleté tient l'autre à distance. Il y a un attrait pour la saleté comme étant ce qui m'appartient. Des clochards trop propres se font jeter par d'autres clochards.

Un homme veut organiser des poignées de main payantes. Jean Maisondieu comprend que cet homme veut réduire les contacts avec ses semblables pour ne pas être mortel comme eux.

Doit-on dire à quelqu'un que l'on a compris qu'il ne veut pas qu'on le comprenne ? Je ne veux pas me faire comprendre, mais comprenez moi...

Il faut tenter de laisser à la personne le choix de comprendre ou ne pas comprendre que l'on a compris.

Dans un ascenseur avec une femme démente, Jean Maisondieu converse comme elle, sans queue ni tête. Pris d'une idée soudaine, il lui demande « avez-vous peur de la mort ? ». Elle répond aussi directement « Depuis la mort de mon mari, je pense aux vers qui me rongent dans la tombe et j'ai peur »

J Maisondieu ne sait pas quoi répondre. La vieille femme repart dans sa démence.

Commentaire de Maisondieu : Je lui pose la question de confiance, et ne sais pas recevoir sa vérité. Elle peut se dire : on ne m'y reprendra plus.

Prenez la juste mesure de votre réelle capacité à résister à l'horreur en intégrant ce qui, dans l'horreur, est quand même de l'humain. Prenez la mesure de votre capacité à être touché par le dément. S'il est touchant, nous entrons dans la même communauté : j'ai à m'accepter mortel.

Deuxième partie :

« L'après-midi est centrée sur le thème plus étroit de la relation entre la personne âgée et sa famille. Seront abordées les questions de l'ambiguïté et du non-dit dans cette relation faite d'amour et de haine sur fond d'angoisse et de culpabilité, et qui est propice aux maltraitances de tous genres. Sera étudiée la difficulté particulière de la famille avec la personne âgée désorientée psychiquement dépendante. La place et le rôle de l'injonction paradoxale « reste avec nous va-t-en » qui est faite au sujet alzheimerien par son entourage, et la réduction du statut de ce dernier à celui d'un « fardeau psychique » sont autant d'éléments dont il est nécessaire de mesurer la participation à la pathologie démentielle et à la souffrance des aidants. »

Le dément nous met au défi : « dis moi que je suis un être humain pour toi. »

La vérité, le plus souvent, est que nous ne pouvons pas nous reconnaître en lui,

L'important, c'est d'être inutile, de vivre pour l'inutilité.

Chaque dément est une petite PME avec une dizaine de personnes employées autour de lui.

Au-delà de son service, puis-je rencontrer l'autre pour qui il est ?

Nous agissons dans le déni.

- Est-ce une bonne idée de fêter halloween pour des personnes dont ce n'est pas dans la culture ? Est-ce que le rapp est la musique qui correspond aux oreilles des personnes âgées ? Il nous faut lutter contre une certaine paralysie de nos pensées.
- Comment je supporte que l'autre n'ait envie de rien faire ? qu'il reste silencieux ?
- Des personnes ont éteint leurs sentiments pour de très bonnes raisons. Si je mets quelqu'un en contact avec ses affects, est-ce que j'en assure le suivi ?

Une ancienne institutrice fredonne des comptines : « 2x2-4, 3x3, 9, etc. »

On la conduit en musicothérapie. Elle y dort aussitôt. On insiste pour la réveiller.

Elle se prend au plaisir, tape le rythme, chante. Soudain, s'arrête et se referme en elle-même.

Les vieux sont dans une anesthésie de leurs compétences, dans l'espoir que s'ils ne s'usent pas et qu'ils durent longtemps.

Il faut pouvoir se donner du temps. Le manque de personnel dans ces établissements est scandaleux. La difficulté est de trouver la juste mesure. « Vous avez le droit de ne pas avoir envie de faire quelque chose. Je ne vais pas en profiter pour vous abandonner. Je vais rester prête à vous aider si vous le demandez. »

Il faut tenir à disposition des moyens d'entrer en communication, si jamais la personne a envie de rentrer en communication.

Proposer sans imposer

Un vieux monsieur constate qu'il perd la tête ou la mémoire en jouant aux cartes avec des amis. Il choisit de rester en son château avec sa gouvernante qui assiste à son déclin. Il vient néanmoins consulter.

A une infirmière qui vient le chercher pour une énième promenade, il dit : « Mais enfin, vous ne comprenez pas que je suis un mort vivant ? » Sous-entendu : laissez moi tranquille.

Les déments qui allaient le plus mal étaient ceux dont on s'occupait le plus.

L'entourage ne supportait pas l'idée qu'ils s'enfoncent dans la démence. Ils s'y enfonçaient davantage.

Une réflexion plus sereine serait de dire que si cette personne choisit de s'éloigner d'une humanité où elle ne se sent plus à sa place, de quel droit l'y ramener ? pourquoi la rappeler si ce que je propose est pire que ce dont elle se protège ? Faut-il lever une insensibilité comme on arrache un sparadrap alors que la blessure dessous n'est pas cicatrisée ?

J'ai seulement à laisser la possibilité de choisir ou de ne pas choisir de renouer le contact. Certains souhaitent, d'autres pas.

95% des clochards meurent dans la rue. Ceux qui s'en sortent se suicident. Si je me suis beaucoup éloigné de l'humanité, je n'ai plus confiance. « Je peux tellement compter peu pour quelqu'un que je ne compte pas du tout, et il faudrait que j'y retourne ? » (Primo Lévy)

Une équipe essayait de remettre une personne dans la réalité. Elle leur dit : « Vous voulez me déprimer ? »

Etre toujours avides de chercher du sens. Il faut essayer de donner du sens à un propos, le resituer dans le passé ou l'existence actuelle d'une personne.

Face à l'aggravation d'une symptomatologie, tentons de faire des liens avec des dates.

Les vieux lisent les avis mortuaires : je me cherche sur la liste et ne m'y trouve pas.

La femme mise hors champ de la caméra dans le récit de tout à l'heure ne cesse pas de bouger. Or, on avait introduit la petite fille dans la séance. La vieille femme disait, avec la venue de sa petite fille, en message analogique : je ne sais pas où me mettre.

Une génération remplace l'autre.

Si Jean Maisondieu avait dit : parfois, on ne sait pas comment trouver sa place, peut-être se serait-elle assise.

Un monsieur détérioré par l'alcool vient périodiquement à l'hôpital. Avec l'alcool, il devient égrillard, ce qui choque sa femme. A l'hôpital, il va mieux, du fait que ses réseaux d'alimentation sont réduits

A chaque fois qu'il rentre chez lui, sa femme trouve le moyen d'être hospitalisée pour un souffle au cœur. Ainsi, ils ne se rencontrent jamais. Lui replonge progressivement dans l'alcool, et ainsi de suite.

Une assistante sociale se rend dans la famille, et voit qu'il n'y a pas de siège, donc pas de place pour lui.

Sa place n'était plus parmi les siens. Depuis longtemps, si le couple s'est structuré et a duré sur la haine, ou parce que cet homme avait été changé par l'alcool.

Une femme se plaint de ce que son mari va plus mal. Elle raconte incidemment qu'elle a donné à son gendre l'oignon (la montre) de son mari, et réalise en le disant qu'elle signifie ainsi à son mari que son heure est venue. Elle réalise que son mari a compris ça ainsi.

Parler de maladie d'Alzheimer est un progrès. Il y a un sujet et une maladie. Dément (de demens) parle d'un être sans esprit.

Comment accompagne-t-on quelqu'un qui est en deuil quand on ne sait pas que dire ?

On se souvient longtemps de qui a su dire sans dire, ou de qui n'a pas su dire en disant.

Dans l'étreinte, dans la peine partagée, quelque chose passe. Les mots sont nécessaires, mais pas suffisants.

Accepter l'impuissance face à la mort.

Les familles où le dévouement est une valeur, où être utile pour les autres est une valeur, où l'on pense aux autres plus qu'à soi, ces familles sont dans un extrême danger si elles n'acceptent pas cette impuissance radicale face à la mort. Elles sont dans une utopie que l'amour pourrait être plus fort que la mort. Le dément, lui, a compris. A chaque fois qu'on essaie de l'aider, son état va s'aggraver.

Jean Maisondieu utilise cette image pour aider les familles : la démence est comme une graine. La famille est le jardinier. Selon qu'elle met du désherbant ou de l'engrais, la graine poussera ou pas, mais la famille n'a pas mis la graine. Des gens sont impliqués dans un processus, sans l'avoir voulu. Ils peuvent malgré tout modifier leur comportement en se disant que l'autre est malade.

Le sens que l'on peut donner à la vie c'est qu'elle va vers la mort, qui n'est pas son but, mais qui l'interrompt. Il y a dans le mot sens orientation et signification. Quand la vie s'écoule, il est de plus en plus difficile de lui donner du sens.

Quel est le sens d'écouler ma vie monotone dans un long séjour où personne ne m'adresse la parole. Je regarde les gens autour de moi qui me font horreur. Je me tourne vers les plus jeunes à qui je fais horreur

Une femme répétait « de toute façon, c'est égal ». On comprend que, ayant cessé de croire en Dieu quand ses frères sont morts, l'âge venant, elle se demandait comment Dieu, s'il existait, allait l'accueillir alors qu'elle le détestait. Elle répétait « c'est égal » comme un geste magique.

Une femme ouvrait toutes les portes à la même heure. On réalise que c'est l'heure de la traite.

Dans une famille, la table était toujours dressée avec la fille au milieu des parents. La femme, pour couper les mets dans l'assiette de son mari, le rapproche d'elle à table. L'état de son mari se péjore. Elle réalise qu'elle lui a donné la place de sa fille. Comment accepter de reconnaître que je ne suis plus qui j'étais ?

Posons comme postulat : tout a du sens, dans un langage analogique, infra-verbal.

Relations de couple :

Des couples complémentaires sur le modèle du mari dominant et de la femme soumise se transforment quand l'homme a besoin de l'aide de sa femme. Elle passe son permis de conduire, découvre la liberté. Après avoir attendu le pouvoir pendant 30 ans, il n'est pas question de le rendre.

Un couple avait vécu longtemps ensemble. L'homme devient violent, défèque partout. La femme, dans un entretien, sort des photos de son mari dans le passé, et parle de l'homme qu'il avait été. Le couple avait trouvé un équilibre avec elle à l'intérieur et lui à l'extérieur. A sa retraite, elle ne supporte pas de le voir à l'intérieur. La détérioration avait été une blessure narcissique plus pour elle que pour lui. Tu n'es plus ce que tu étais, je ne t'aime plus, mais ne peux te le dire.

Un monsieur, dominant, s'occupe de sa femme soumise devenue démente. Il dit « ma femme est un boulet, mais si je ne l'avais pas, je ne sais pas ce que je deviendrais ». Il avait été un patron tyrannique. Une fois à la retraite, sa femme se venge ou lui rend le service de trouver une nouvelle activité d'aide soignant. Le couple trouve un nouvel équilibre.

L'aidant principal doit être notre souci no 1.

L'aidant principal qui s'occupe de manière privilégiée de la personne détériorée est souvent une fille, la plus malmenée par la personne détériorée. Il y a inversion des rôles de pouvoir, règlement de compte. Les deux ont besoin d'avoir besoin de l'autre. « J'ai besoin qu'il ait besoin de moi. »

Elle râle auprès de ses frères et sœurs « vous ne m'aidez pas », mais si elle reçoit de l'aide, elle ne la supporte pas.

Le frère, souvent, se mobilise peu, et reste le favori du parent. La fille qui fait tout reste la bonne à rien.

« Ma fille m'offre des fleurs, elles fanent tout de suite. Mon fils m'offre des fleurs, elles durent ». Cette femme ne dit pas qu'elle n'arrose que les fleurs de son fils.

C'est un piège dont il faut dénouer l'étreinte. « Vous souffrez réellement parce que vous vous donnez totalement, au risque de vous mettre en difficulté. »

La maltraitance survient par usure.

On se laisse subir des choses terribles qui peuvent aboutir à : je n'en peux plus, je frappe, j'ai honte, j'en fais encore plus, je m'enferme dans l'enfer.

Une épouse dévouée raconte la honte ressentie à laver son mari à l'eau froide quand elle l'avait lavé un nombre innombrable de fois après qu'il ait eu déféqué, encore et encore.

Certains se laissent maltraiter par la personne démente. Il y a un enjeu à retrouver sa dignité : j'ai des limites.

Un travail en groupe peut faciliter l'émergence de ces histoires.

Il faut trouver la juste mesure entre ce qui est possible (mettre ses limites) et ce qui ne l'est pas (ne pas s'occuper de l'autre détérioré)

La limite du supportable est souvent dépassée quand la personne détériorée ne reconnaît plus l'aidant-e.

Un homme dit à sa femme « Madame, que faites vous dans mon lit »
Je ne le reconnais plus : il ne me reconnaît plus.

Une femme se laisse étrangler par son mari. Il la frappe parce qu'elle met en doute sa capacité de jugement, quand elle lui dit que c'est l'après-midi et qu'il prétend que c'est le matin.

Comment aider les personnes détériorées à accepter leur état ?

Reste avec nous-vas-t-en

Dans la famille où les liens sont forts, chacun se dit « quand va-t-il partir ? » sans oser le dire.

La personne dit « je dois être une charge pour vous » (sous-entendu : j'ai peur que vous ne soyez pas à la hauteur de la charge que je représente pour vous.) Les autres nient.

Comment travailler sur ce magma affectif douloureux. L'attachement et l'horreur ont du mal à se dire. Comment travailler sur le non-dit et l'indicible, quand on est attaché à quelqu'un ?

Gériatrie ou psychogériatrie.

Le mixage est possible avec quelques personnes un peu détériorées. Si le seuil de tolérance est dépassé, ça ne va plus du tout.

Mais peut-on imposer ce que l'on ne s'impose pas à soi-même ?

Il y a des détériorés violents, imprévisibles que même de très bonnes institutions peinent à cadrer.

Il faut un personnel suffisant pour gérer les difficultés des uns et des autres, pour, simplement, amener des personnes dans des conditions humaines décentes, réunir les conditions pour que ces personnes aient envie d'entrer dans la vie sans le leur imposer.

Il faut inventer des formules souples, et, surtout, pouvoir changer si la formule est un échec.

Il n'y a pas une réponse, mais faisons savoir les expériences !

Les familles donnent un message contradictoire : occupez vous d'elle ou de lui, mais ne faites pas mieux que nous.

Perte de l'autonomie psychique

En cardiologie, en dialyse, dans les différents services médicaux, on est solidaire entre patients dans la confrontation à la même difficulté.

Cette solidarité se dissout dès qu'apparaît la perte d'autonomie psychique, la perte de l'indépendance. Le parti des vieillards déments n'est pas encore né : ils ne peuvent se reconnaître les uns les autres

Viennent les peurs du jugement d'autrui, quand je cherche mes mots, quand j'évite de parler. D'où l'intérêt des ateliers mémoire, où on va oser, dire, parler, accepter sa détérioration. Le déni de la détérioration est présent chez le dément dès le début.

Course au diagnostic précoce, un nouveau phénomène : est-ce raisonnable ?

1. On n'est pas dans ses meilleures performances quand on passe un test..

2. Dois-je préconiser un diagnostic précoce alors que je n'ai pas les moyens d'un traitement adéquat.

Il est bon qu'une équipe puisse calculer une altération, une détérioration.

Ce qui importe, c'est de faire parler l'anxiété. « Vous êtes un sujet souffrant. Allons plus loin dans la compréhension de votre souffrance. Si elle a un sens, elle sera plus facile à supporter, tant qu'elle pourra peut-être disparaître. »

L'angoisse est terrifiante, parce que, contrairement à la peur, elle n'a pas de sens.

Validation, humanité, musicothérapie :

Naomi Feil a attiré l'attention sur le fait que ce que les gens peuvent dire a du sens.

L'utilisation de la technique de manière redondante est moins adéquate. La théorisation est simpliste.

L'humanité, on l'appelle une technique alors que ça devrait aller de soi. Ne pas savoir donner un bain à une personne âgée, c'est de la maladresse.

La musicothérapie est efficace parce qu'elle n'est pas une thérapie.

On ajoute thérapie à des choses qui ne méritent pas cette appellation, parce qu'il n'y a pas cas de maladie, alors qu'on devrait seulement avoir une attitude de bienveillance.

Prenons conscience des maltraitements avant de parler de maladie.

Qu'on apprenne aux gens toutes ces choses-là dans la formations de base !

Maltraitance dans les institutions :

On a comparé que le temps pour une toilette de bébé est plus important que la toilette d'une personne âgée.

Il n'y a pas beaucoup d'attention portée aux souhaits des personnes dans les EMS. Avons-nous une mentalité de traiteur envers les gens qui sont en maison de retraite, ou sommes-nous dans la mentalité des anciens hospices ? Dans un restaurant, si l'on n'a pas tout mangé, on s'inquiète « Ca ne vous a pas plu ? »

Le repas à 17h, c'est une maltraitance. Devoir manger vite, c'est une maltraitance.

Dans un EMS en bord de la Loire, les barres d'appui sont à hauteur des yeux des résidents en chaise roulante. Les rideaux sont tirés par l'équipe de jour, ce qui cache chaque jour le spectacle magnifique des couchers de soleil

Les stagiaires sont des sources de régression de la maltraitance à condition qu'ils puissent parler, qu'ils ne soient pas sanctionnés quand ils ont parlé.

Elaborons une charte de bienveillance !

Maltraitance dans la familles :

Les maltraitances familiales sont dans tous les milieux, religions, ethnies.

Elles caractérisent 3 à 5% de la population en Europe.

Les facteurs favorisant :

- durée de la maladie
- promiscuité
- drogues : alcool,...
- enjeux financiers : récupérer le logement, vendre le logement quand la personne est dans l'évaluation de ses possibilités
- Beaucoup de familles sont dans la culpabilité de demander de l'aide.

Les formes :

- abus de faiblesse, escroquerie (un démarcheur vend pour 4000.- de vin à une personne démente)
- facturations excessives
- négligences jusqu'à la séquestration
- petits vols fractionnés, détournements d'héritage, apitoiements (tu as besoin de moi, j'ai besoin de toi... prêtez moi de l'argent, je te rembourserai...)

L'important est d'aider les gens à ne pas être maltraitants. Des pistes :

- trouver des portes d'entrée vers les aidants
- aider ces familles
- lutter contre l'isolement
- multiplier les intervenants (un kiné va voir les hématomes)
- informer : des maltraitances sont dues au manque d'information
- parler des problèmes de loyauté
- parler du droit d'avoir envie de tuer l'autre (avoir envie n'est pas agir)
- aider les aidants : deux êtres humains sont confrontés à une maladie qui fait du mal à tous les deux, comment peut-on aider tous les deux
- accueil géronto-psychiatriques aux urgences.

Vision du futur

Dans les sociétés primitives, quand il n'y a pas assez pour tout le monde, on laisse les très vieux mourir sur un canoé, en bord de chemin,...

On risque d'aller vers une société où les gens se disent : je me suiciderai. On gère sa mort comme si on pouvait la maîtriser. On promeut le suicide pour mourir dans la dignité. On prend des directives anticipées.

Si la bonne mort hier était celle qu'on voit venir, la bonne mort aujourd'hui, c'est la mort subite.